

Qu'il est doux de caresser le rêve d'immortalité, de jouvence éternelle... les deux mythes qui ont fasciné l'être humain depuis la nuit des temps, et assouvir le désir de puissance prométhéenne; mettre un terme enfin à la dictature des limites et permettre à quiconque de disposer de son corps comme il l'entend, pour que la peur de la mort, de la vieillesse, de la maladie ne soient plus....de ce monde !

L'homme ne mérite-t-il pas, comme le pensait Heidegger dans sa « Lettre sur l'humanisme » une destination plus haute, celle « d'être le berger de l'être » ? Déjà, Pic de Mirandole dans son « Discours sur la dignité de l'homme » nous encourageait à être le créateur de nous-même et dès le XVIII^e siècle, Nicolas de Condorcet pose les bases d'une philosophie alliée à la biologie et aux sciences cognitives dans une quête de vie prolongée. *Serait-il absurde de supposer que l'amélioration de la race humaine soit considérée comme un progrès illimité*, interroge-t-il ? Une invitation à s'affranchir des limites de son corps avec des capacités physiques et mentales accrues : domestiquer la vie, créer des espèces nouvelles...

Le temps est venu de corriger les différences naturelles et de passer de la loterie génétique aveugle et amoral, à la correction volontaire!

Voilà que naît le « transhumanisme » en 1957 et sa quête exaltante à devenir sans cesse plus.

Ce transhumanisme émerge après la deuxième guerre mondiale sous la plume de Julian Huxley (père de l'eugénisme et frère de Alaous, auteur du « Meilleur des Mondes »), mouvement apparu en Californie au sein de courants libertaires. Ses apôtres recherchent une amélioration illimitée des facultés physiques et mentales par tous les moyens possibles, encouragés par la loi de Gabor qui indique que tout ce qui peut-être fait, tôt ou tard, la science le réalise..

Si l'humanisme relève d'une image implicite partiellement obsolète de l'homme, il ne voit son avenir que sous la forme de l'amélioration de son environnement et de son amélioration propre par des moyens symboliques (éducation, relations humaines, institutions plus justes, plus solidaires, plus égalitaires), alors que le transhumanisme est un humanisme assimilant les révolutions technico-scientifiques échues et à venir, capable d'affronter le temps : c'est un humanisme apte à s'étendre, à se diversifier, à s'enrichir indéfiniment. Un humanisme débarrassé des préjugés inscrits en lui par les religions d'autrefois.

Est-ce le passage d'un paradigme à son envers maléfique? Si le transhumanisme est possible, est-il souhaitable? Jusqu'où l'homme peut-il se transformer? Selon quels critères? Les modifications nous rendent-elles moins humain ou plus humain? Mais qu'est ce que l'humain? Que valent nos valeurs? Comme le disait Heidegger, « les hommes ne doivent-ils pas apprendre à se craindre eux-mêmes comme des étrangers inquiétants? ».

Est-ce une idéologie élitiste? On a inventé l'Etat providence pour venir en aide aux plus pauvres, mais le transhumanisme ne vise -t-il pas l'égalité entre les êtres humains? Le coût d'accès aux nouvelles technologies ne menace-t-il pas, par contre, l'égalité entre les êtres ? N'est-il pas vecteur de discrimination supplémentaire ? Quid des volontés de domination et de pouvoir des Big data ? Derrière le mythe transhumaniste les entreprises économiques n'avancent-elles pas masquées ?

Ou bien s'agit-il de changements guidés par la raison et l'amélioration de la condition humaine : il ne s'agit plus alors de rompre avec l'humanité, mais d'améliorer celle-ci, dans le respect des libertés individuelles. « L'homme n'est-il pas seulement indiqué », ni achevé, ni parfait, lançait Fichte en son temps.

Est-ce que changer c'est forcément progresser?

Le CNCE (comité national consultatif d'éthique) doit penser les limites du transhumanisme, évaluer le rapport bénéfice/injustice sociale que les technologies pourraient entraîner et créer des armes culturelles, politiques et sociales pour prévenir ce risque ; enfin il se doit de questionner les risques de normalisation et d'injonction à la normalisation. Le danger serait de ne retenir de l'être humain par exemple que ce que l'on sait mesurer (sa force, sa vitesse...) au détriment d'autres dimensions.

Ces considérations auront le mérite de nous faire entrer dans une réflexion qui dépasse le cadre de notre propre personne : l'entreprise de transformation de l'homme ayant déjà commencé, il est urgent de réfléchir à une idéologie et une vision du monde avec lesquelles les sociétés devront composer... Avec pour bagage quelques phrases *immortelles* comme « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » ou bien faire référence à la vertu grecque de « la juste mesure » chère à Aristote et se garder d'une « servitude volontaire » dont nous mettaient en garde La Boétie. Sinon, si ce n'était pas mieux avant... ce pourrait être pire après, prédit E.Morin. Parions pour une humanité à la fois jeune et vieille pour éviter l'adage : si jeunesse savait et si vieillesse pouvait.

Avant que le développement d'une intelligence artificielle générale vienne signer la fin de l'humanité, comme le prédisait Stephan Howking, au-delà de la fascination pour les avancées technologiques, avant d'être remplacés par des automates comme ceux fabriqués par Héphaïstos pour servir les Dieux, l'humain ne devrait-il pas se réconcilier avec lui-même ("devenir ami de soi-même")... plutôt que de croire qu'un autre que soi (une machine) fera mieux que lui ?

J. A.